

Présence historique du dauphin de Risso en Bretagne

François de BEAULIEU

Nous connaissons encore très mal les mammifères marins de nos côtes mais il n'est pas trop tard pour combiner les témoignages écrits et oraux afin de mieux connaître la répartition ancienne et le comportement de certains d'entre eux, tel le dauphin de Risso (*Grampus griseus*).

Le nom de bélouga (qui s'écrit aussi béluga) a été donné depuis la fin du XIX^e siècle, on le sait, à des mammifères marins considérés comme nuisibles à la pêche par les marins bretons. De nombreux témoignages (Y.M. Fournis, 1927; R. Legendre, 1946; J.C. Boulard, 1993; Y. Le Berre, 1970; B. Cadoret *et al.*, 1984) soulignent les dégâts commis sur les filets, spécialement ceux des pêcheurs à la sardine dans les baies de Douarnenez et d'Audierne. En confrontant les documents, nous étions arrivés à la conclusion (de Beaulieu, 1994) que de petits squales (requin peau bleue, hâ), de gros poissons (thon rouge) et, parfois, des petits cétacés, pouvaient être à l'origine des plaintes des pêcheurs. Toutefois, nous pensions avec R. Legendre que le bélouga était aussi "le symbole d'un mécontentement", en d'autres termes un nom pour la malchance. De nouveaux documents et témoignages permettent aujourd'hui de reconsidérer la question.

Le bélouga et la crise

Autrefois, les sardines étaient pressées et conservées dans le sel. C'est à Nantes qu'ouvrit, en 1824, la première usine de mise en boîte. Les 3/4 au moins de la pro-

duction étaient exportés, ce qui équivalait à un monopole mondial. Les grands centres de production se concentrèrent dans le Finistère sud.

Il y eut des petites crises correspondant à des pêches insuffisantes en 1846, 1852, 1858, 1870 à 1872. La première grande crise sardinière dura de 1880 à 1887, avec une pause en 1883. Elle reprit de 1902 à 1913. Ces périodes de pénurie donnèrent lieu aux premières recherches scientifiques sur les fluctuations d'une espèce pélagique. Les pêcheurs attribuaient les fluctuations à la surpêche mais on opta pour l'explication naturelle (problèmes de recrutement et impact climatique). On préconisa un effort de pêche accru mais les conditions du marché (crise des débouchés) entraînèrent une attitude inverse. Il s'agissait d'abord d'une crise économique et sociale entre pêcheurs et usiniers. Elle s'exprima aussi au travers du choix des engins de pêche et les filets tournants, accusés de prendre trop de poisson, furent, à quelques exceptions près, interdits jusqu'en 1940. De même, les Bretons refusèrent la motorisation jusque vers 1930. Comme l'a souligné M.C. Durand (1991), "c'est l'abondance qui fut redoutée et combattue par une réduction de l'effort de pêche concourant par là-même à l'amplification du déséquilibre".



Dauphin de Risso, traditionnellement nommé bélouga par les pêcheurs bretons.

Or, étrangement, les "bélougas" ne font leur apparition qu'à "la fin du siècle dernier" et c'est M. Clec'h d'Audierne qui les a baptisés de ce nom, à cause de leur ressemblance avec le bélouga des Russes (*Delphinus leucas*)" (Fournis, 1927). Si le nom se répand, c'est qu'il concerne une espèce nouvelle (le dauphin de Risso est inconnu dans la langue bretonne), une société homogène, un problème spécifique (la désorganisation de la pêche) et qu'il est particulièrement bien choisi. En effet, il repose sur un jeu de mot qui renvoie - aux oreilles de tout marin - au "gabelou", le douanier, personnage aussi peu aimé que le mammifère marin.

La légende des bélougas

Tous les bons ouvrages qui évoquent la vie dans les ports sardiniens bretons depuis un siècle font référence aux "bélougas", des mammifères marins mystérieux et destructeurs qui mettaient les filets en pièces et faisaient fuir la sardine (P. Denez, 1980; B. Cadoret et al., 1984; J.C. Boulard, 1993; J.J. Chatelard, 1995). "Il y a eu un temps avec les bélougas, je vous assure, les pauvres femmes étaient nuit et jour en train de ramender les filets, nuit et jour. Ah, là c'était épouvantable. Y avait des trous comme ça,

grands comme la maison dans les filets" (B. Cadoret, 1984). Ils faisaient des "trous énormes dans les filets, qui souvent n'étaient plus réparables (...). Quand on les mettait à sécher, on voyait tous ces bouts de filets qui pendaient" (J.J. Chatelard, 1995).

Le Petit Journal du 30 août 1903 en donne un tableau saisissant avec une représentation du combat mené par les pêcheurs et deux torpilleurs de la Marine. Malgré les primes et les multiples moyens de destruction mis en œuvre, les bélougas sont encore présents dans les années 1920 et on reparlera d'eux après la seconde guerre mondiale. Ils disparaissent aussi mystérieusement qu'ils étaient venus à la fin des années 1950.

Une chanson reproduite dans Ar Vag nous en parle : "Voici les bélugas/ Sont arrivés les bélugas/ François, rentre vite tes grands avirons/ (...) Voici les bélugas gris/ Sont arrivés les bélugas/ Allons faire un tour à Porz-Ru/ Voici les bélugas rouges/ Sont arrivés les bélugas." Or, la version bretonne de la chanson nous montre que l'affaire n'est pas si simple puisque le titre en est Ar zeurezed gwenn - "les bonnes sœurs blanches" - et que béluga traduit moroh gwenn. Les marins précisaient que c'est "parce qu'ils vont par trois, comme les bonnes sœurs."

Quand le Directeur du Laboratoire de Concarneau, René Legendre, déclarait que le bélouga n'est pas "un mythe mais il est peut-être un symbole de mécontentement" (Legendre, 1946), il avait parfaitement saisi la dimension essentielle du problème, à ceci près qu'il avait tort de nier la responsabilité du dauphin de Risso, sous prétexte qu'il n'en avait jamais vu. Anciens ou tardifs, tous les témoignages des marins qui ont eu affaire au bélouga sont concordants.

Une identification formelle

Le témoignage rapporté par Jean-Claude Boulard dans son récit romancé *L'épopée de la sardine*, par exemple, oblige à prendre au sérieux l'accusation portée contre des mammifères marins. Le héros n'évoque-t-il pas "le cri fluide comme le chant du courlis au printemps" du bélouga qu'il distingue bien des "dauphins" dont il apprécie la compagnie. Jean-Claude Boulard écrivait aussi que les bélougas "avaient repris leurs attaques en baie de Douarnenez au cours de l'été 1946", rappelant ainsi que des hommes étaient encore là pour dire ce qu'ils avaient vu.

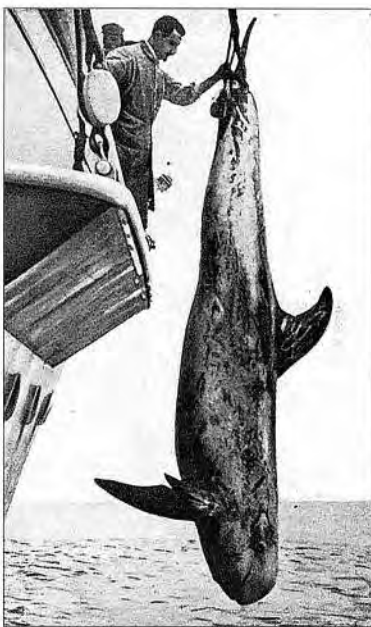
Or, une fois retrouvés, ces hommes furent formels : tous désignèrent le dauphin de Risso (*Grampus griseus*) parmi toutes les photos et silhouettes qui leur furent présentées, il était nommé "bélouga" mais aussi "grand marsouin", ce que la forme du nez et la taille de l'animal justifient parfaitement. "Les bélougas se déplaçaient en groupes de huit à douze, et donc moins nombreux que les dauphins. Mais il y avait parfois plusieurs groupes. On les entendait siffler. Après la guerre, on leur tirait dessus à la mitrailleuse; par la suite, on se contenta de les effrayer en lançant des explosifs. Ils ont disparu depuis qu'il n'y a plus de passages de

maquereaux, de sardines ou de harengs." Francis Orvoën, de Groix, qui a longtemps navigué au thon, a aussi vu des bélougas : "ils sont gris, ont le nez plus court et sont plus grands que les dauphins, ils sont aussi plus prudents car ils ne viennent jamais jouer à côté des bateaux et je n'en ai donc jamais mangé".

Les marins de Douarnenez identifiaient d'ailleurs sans difficultés leurs autres "compagnons" de pêche ou de route : grand dauphin ("beg hir bras"), marsouin ("poursilh"), globicéphale ("souffleur"), dauphin commun ("beg-hir"). Ce que confirme totalement l'ouvrage de Per Denez (1980) : "Le dauphin et le grampus, ils te filent comme des flèches, alors que le marsouin fait de courts bonds".

Un informateur de Per Denez, Reun Carn, va même jusqu'à préciser : "le grampus ("ar morhoc'h") te mange les filets, pas le dauphin (...). Je trouvais même vers la fin, avant qu'on leur ait fait la chasse, qu'ils devenaient plus instruits; avant ils ne faisaient que mordre, ils te prenaient une bouchée de sardines quoi, des petits trous quoi, cinq ou six sardines, vers la fin ils étaient devenus plus malins, vers la fin ils te passaient dans le filet avec un coup de queue, tiens voilà un morceau de la nappe parti". François Stéphan, né en 1934 à Douarnenez (Chatelard, 1995), rapporte pratiquement la même chose "la première bouchée avalée, ils retournaient se servir; en deux ou trois allées et venues, ils

faisaient deux ou trois trous énormes dans les filets. (...) La vedette maritime venait de plus en plus souvent nous donner un coup de main et leur tirait dessus. Marsouins et bélougas en étaient rendus à fumer nos pétards, cela ne leur faisait plus aucun effet. Comme il fallait faire vraiment beaucoup de bruit, ils leur tiraient dessus à la mitrailleuse, sinon on ne pêchait rien (...). Ces fameux bélougas ne sont jamais revenus (...). Le marsouin



Un cétacé (*Grampus griseus*) harponné à bord du yacht de S.A. Le prince de Monaco. (in L. Jaubín, *le fond de la mer*, Hachette, Paris, 1920).

ne rentre pas dans les filets. Il mange la sardine, il attaque les bancs ; s'il est sur un banc vous ne pêcherez pas."

Les dauphin de Risso n'ont-ils pas développé un processus de spécialisation ? Celui-ci ne les a-t-il pas conduits à des comportements très différents de ceux habituellement observés. "Les petits cétacés ne prennent pas du poisson maillé dans des filets", affirment les scientifiques. Mais ont-ils vraiment eu l'occasion de le vérifier ?

Au début du siècle, les pêcheurs de Moëlan et de Clohars parlaient de "marsouin blanc", d'autres de "porc'hel gwen" (ce qui revient au même), tous étant d'accord pour dire qu'il avait le dos plutôt gris et le ventre blanc (Fournis, 1927) et qu'on les voit parfois "mettant la tête hors de l'eau pour se rendre compte de la situation des bateaux".

Cette présence à partir des années 1880 de groupes de dauphins de Risso dans les eaux bretonnes semble pouvoir être mise en relation avec des observations de même nature en Normandie : "à de nombreuses reprises, des marins attachés au laboratoire de zoologie de Luc-sur-Mer m'ont signalé la fréquence de rencontres dans la baie de Seine depuis huit ou dix ans, de "gros marsouins gris à tête ronde" qu'ils ne voyaient pas, prétendent-ils, auparavant (...) les nombreux pêcheurs du voisinage [venus voir un grampus échoué] confirmèrent en tous points les dires de nos marins; eux aussi reconnaissaient là un "marsouin" qu'ils rencontrent maintenant très souvent dans nos eaux" (Brasil, 1912). Le même auteur précise qu'ils se déplacent en troupes de six à dix individus et qu'ils aiment, comme le globicéphale, s'élancer en entier hors de l'eau. Joseph Oberthur écrit, dans un ouvrage publié en 1944, que les dauphins de Risso

apparaissent "en abondance" sur les côtes de Bretagne sud au printemps, et cela "depuis trente ans".

Tous ces témoignages n'excluent pas pour autant que, concurremment ou à d'autres époques, des espèces différentes (hâ, thon rouge, marsouin) aient pu perturber la pêche à la sardine. Le beau dessin que l'on trouve dans le manuscrit du marquis de Robien (1756) semble bien représenter des marsouins (taille et forme de la tête) dont il est dit par ailleurs qu'ils sont "très communs dans le temps de la pêche à la sardine". On sait aujourd'hui que les dauphins de Risso qui fréquentent la baie du mont-Saint-Michel consomment des seiches au printemps. La disparition de cette proie conduirait à leur découvrir un autre régime alimentaire, ce qui n'autoriserait pas à dire qu'ils ne consomment pas de seiches. A moins qu'ils ne disparaissent de la zone, comme ils semblent l'avoir fait de la baie de Douarnenez depuis une quarantaine d'années.

Il est donc très probable que des bandes de dauphins de Risso fréquentèrent les côtes sud de la Bretagne à partir de la fin du XIX^{ème} siècle et jusque dans les années 1950. Il est aussi probable qu'ils présentaient une spécialisation originale et saisonnière liée, entre autres, à la pêche à la sardine. On peut aussi penser que les persécutions dont ils ont été l'objet ont pu contribuer à leur raréfaction. Il est non moins probable qu'ils furent aussi les boucs émissaires d'une crise sociale complexe. ■



Témoignages de Guillaume Colin et Jean Cabresin de Douarnenez et Francis Orvoën recueillis grâce à Jean-Claude Boulard, Yann Le Fèvre, Catherine Pichot.